

## L'enfant intellectuellement « surdoué » : une faille dans la construction générationnelle ?

Véronique Dufour

Volume 15, numéro 2, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/014466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dufour, V. (2006). L'enfant intellectuellement « surdoué » : une faille dans la construction générationnelle ? *Filigrane*, 15(2), 68–80.  
<https://doi.org/10.7202/014466ar>

Résumé de l'article

Sur le jeu entre « Doué est-il ? » et « D'où est-il ? » nous interrogeons la difficulté de la construction pré-oedipienne sous l'angle de la défaillance du père imaginaire et donc de la différence des générations pour des enfants intellectuellement « surdoués » en situation d'inadaptation. Les questions posées par la pratique du bilan psychologique et de suivis thérapeutiques auprès d'enfants tous venants confirme l'intérêt de la réflexion, notamment pour les nombreuses demandes actuelles à propos d'enfants que l'on classifie dans des structures « limites ». Les données amenées par l'analyse d'une étude sur les enfants surdoués sont alors envisagées sous l'hypothèse de leur valeur générale.

# L'enfant intellectuellement « surdoué » : une faille dans la construction générationnelle ?

véronique dufour

Sur le jeu entre « Doué est-il ? » et « D'où est-il ? » nous interrogeons la difficulté de la construction pré-œdipienne sous l'angle de la défaillance du père imaginaire et donc de la différence des générations pour des enfants intellectuellement « surdoués » en situation d'inadaptation. Les questions posées par la pratique du bilan psychologique et de suivis thérapeutiques auprès d'enfants tous venants confirme l'intérêt de la réflexion, notamment pour les nombreuses demandes actuelles à propos d'enfants que l'on classifie dans des structures « limites ». Les données amenées par l'analyse d'une étude sur les enfants surdoués sont alors envisagées sous l'hypothèse de leur valeur générale.

La littérature scientifique et professionnelle sur l'enfance témoigne de la société de consommation où le « normal » n'est pas à la mode. Les parents faisant appel à une étiquette pour caractériser leur enfant, hyperactif, agité, phobique, IMC, dyslexique, et pourquoi pas surdoué, précoce, s'inscrivent dans cet ensemble. Pourtant parents et enfants sont chacun sujet, actif dans leur histoire différenciée, et à les enfermer nous aussi dans une catégorie, nous pourrions les oublier comme sujet. S'il peut être tout à fait utile de se référer à une caractéristique, telle que surdoué pour un enfant, c'est, pour le clinicien, à condition de ne pas s'y laisser « capter ». Ainsi, les « enfants surdoués » étudiés ici permettent-ils de comprendre des processus subjectifs d'une portée générale. La question « Doué est-il ? », qui origine la demande de soins, se déclinera, pour le clinicien, en « D'où est-il ? » permettant de situer de façon clinique le besoin humain d'interroger l'inné et l'acquis qui est un enjeu théorique habituellement étudié par nos collègues expérimentalistes. Or la question des origines, centrale dans la subjectivité, a du mal à survivre quand le sujet ne se détermine que par sa consommation ou sa production ? L'écoute clinique, a contrario, permet de développer, au-delà de la productivité intellectuelle, les failles et les questions d'inscription dans la chaîne des générations dont on connaît l'importance dans la construction œdipienne.

Les demandes arrivant dans un centre de consultations où l'on effectue des bilans psychologiques témoignent de nombreux enfants en période de latence, qui relèvent de problématiques pré-œdipiennes. La structure n'est pas psychotique. Il s'agit d'enfants, chez qui l'on peut percevoir des défenses de type évitement du conflit (Série C) dans la classification que proposent F. Brelet-Foulard et C. Chabert dans leur manuel du TAT. C'est à cette part massive d'enfants que ce travail peut être utile, même s'il prend appui sur une réflexion à propos d'enfants

surdoués. L'hypothèse est que notre société propose des modèles qui induisent la confusion des générations et que les enfants se construisent dans cette confusion. On peut situer cette évolution de la façon suivante : les difficultés des jeunes que nous connaissions dans les années 70 pouvaient d'une façon générale être référées au conflit œdipien. À l'époque, il s'agissait de difficultés avec l'autorité, il était question de la défaillance de la fonction paternelle. Aujourd'hui, ce n'est plus : « La révolte contre le père dont parlait G. Mendel dans les années 70, mais bien plus une quête désespérée de séparation d'avec l'univers angoissant de la jouissance de la mère archaïque », (Lesourd, 2005, p. 130) dont témoignent ces enfants. De ces différents constats « Nous pouvons dès lors saisir qu'une modification des forces en présence va subvertir l'équilibre en vigueur dans le couple parental traditionnel » (Lebrun, 1997, p. 50). Si nous sommes d'accord sur le fait de modifications en cours, il nous reste encore à comprendre leurs implications et surtout à recomposer nos techniques de travail face à celles-ci. L'origine du présent travail s'inscrivait sous la direction de Roger Perron<sup>1</sup>. Son évolution prend place aujourd'hui dans un collectif, dont Françoise Hurstel<sup>2</sup> est à l'origine. Ses travaux témoignent déjà largement du déclin de la fonction paternelle. Une étude en cours intitulée Copsyenfant<sup>3</sup> propose pour hypothèse l'existence d'une confusion dans la construction de la différence des sexes et des générations dans le lien social actuel. L'étude se fait à partir de dessins d'enfants tous venants de différents pays. Bien que la construction œdipienne se repère essentiellement sur la différence des sexes et des générations, notre propos sera ici limité à la question générationnelle pour laquelle des enfants surdoués en difficulté nous ont permis d'observer des résultats qui semblent se vérifier aussi dans la population générale. Ces questions sont au travail dans notre équipe de recherche, sous la direction de Serge Lesourd<sup>4</sup>.

Les images de soi se construisent en partie par identification aux parents. Elles sont constitutives des structures de la personnalité et guident la perception des situations, des tâches, des événements, des personnes, le développement des conduites adaptatives et leurs tactiques<sup>5</sup>. Dans ce cadre, nos travaux antérieurs (Dufour, 1997) montraient que l'intelligence élevée est en relation avec un profil spécifique d'inadaptation. Le niveau d'intelligence d'un enfant influence les échanges qu'il a avec autrui et sa construction personnelle. Ces résultats portent sur deux petits groupes d'enfants en situation d'inadaptation, l'un étant composé d'enfants intellectuellement surdoués (IE) dont 6 garçons et 3 filles entre 10 ans et 7 mois et 12 ans et sept mois, l'autre d'enfants d'intelligence moyenne (IM) dont 6 garçons et 3 filles appariés au groupe IE selon le sexe, l'âge et la différence de QI. Pour les deux groupes, les difficultés qui ont motivé le placement des enfants en institution sont en grande partie des troubles du comportement, des difficultés scolaires. Mon objectif, à cause des idéologies sur le sujet, était d'étudier d'une façon scientifique si une intelligence élevée pouvait amener une construction différente dans le psychisme au niveau des images parentales et des images de soi. Dans cette thèse de nombreux témoins de réelles différences entre les deux

groupes (IE et IM) sont relevés. L'intelligence est donc un facteur différentiel important. En sus, l'intelligence semble masquer la différence des sexes entre garçons et filles surdoués. En effet, les filles surdouées sont systématiquement plus proches des garçons surdoués dans leurs réponses que des filles non surdouées pour toutes une série d'indicateurs :

- Les surdoués sont plus anciens que les IM dans l'établissement. Leurs difficultés et la prise en charge se seraient manifestées plus tôt dans leur vie.
- La plupart des surdoués sont d'âge scolaire normal, et obtiennent de bons ou très bons résultats. La plupart des IM a un an de retard avec des résultats plutôt moyens ou mauvais.
- Les éducateurs et les enseignants perçoivent les surdoués comme plus communicatifs et plus épanouis que les IM. Leurs relations sont souvent estimées comme meilleures.
- D'une façon générale, les avis sont plus favorables envers le groupe des surdoués. Les résultats du reste de l'enquête, par exemple ceux qui permettent l'analyse de processus inconscients, relativisent l'objectivité de ces positions.

### **L'image différentielle du père**

Bien que les enfants surdoués (filles et garçons) témoignent de meilleurs résultats scolaires que les autres, leurs images de soi apparaissent bien plus négatives dans le DPI<sup>6</sup>. C'est à propos des images du père que les résultats sont les plus tranchés. Dans le groupe IM, le père du héros dialogue avec son enfant. Le père cadre l'activité de son enfant, lui pose des limites et contrôle. Il raisonne et encourage l'enfant. Il peut être un modèle, donner des points de repères. Il incarne un repère identificatoire. L'enfant est sujet. Il agit, se détache ou se rapproche du modèle. Il s'identifie au père. Même en cas de difficulté ou de conflit, la relation père/enfant est structurante.

Dans le groupe des surdoués, le père évoqué est plutôt étranger, faible, ou sadique selon les cas. Il y a difficulté et faille dans la relation. Le récit se développe dans une certaine confusion. Face à l'image paternelle, l'entreprise de l'enfant a peu de chance de se développer à des fins constructives et optimales. Cette différence massive entre les deux groupes ne varie pas tant selon les sexes.

Mettons en perspective ces résultats sur l'image paternelle avec notre expérience de psychologue praticienne, en service de pédopsychiatrie. Nous répondons à des demandes de bilan pour des enfants en difficulté, majoritairement des garçons, et quasi exclusivement des garçons quand il s'agit d'enfants surdoués ou pensés surdoués. Cela témoigne de la différence d'investissement de l'intelligence en fonction du sexe des enfants. Notre propos est développé à partir de plusieurs cas cliniques de garçons et des enfants de la recherche citée ci-dessus.

Ces résultats à propos de l'image du père, repris dans le cadre conceptuel lacanien (Lacan 1956-1957- Dor 1989) selon la division entre imaginaire, réel et symbolique ouvrent à une hypothèse forte sur la défaillance de la figure du père imaginaire dans

le lien social actuel. Développons les différences introduites par Lacan entre les trois fonctions du père : le père imaginaire, le père réel et le père symbolique.

Le père imaginaire est le père œdipien, celui qui prive l'enfant de la mère parce qu'il est pourvu du phallus, symbole de la puissance que la mère attend du père pour être satisfaite. Il interdit ainsi l'accès de la mère à l'enfant et permet le report à plus tard des enjeux sexuels. Au temps de l'Œdipe, pour le garçon amoureux de sa mère, le père imaginaire est le père rival. Pour la fille c'est celui dont elle va être amoureuse en rivalité avec la mère. C'est pour les deux sexes le père admiré et craint, parce qu'il a une belle voiture, parce qu'il est fort, etc. Ce père est l'auteur de la privation.

Le père réel est l'homme amant de la mère, celui qu'elle désire et qui donne à la mère la jouissance sexuelle. C'est lui qui, dans la réalité, sépare l'enfant de la mère. C'est l'homme qui couche avec la mère et interdit cette place à l'enfant ou qui est représenté par la mère quand elle dit à sa fille « Tu n'épouseras pas ton père ». Ce père est l'agent de la castration.

Le père symbolique est le père porteur de la Loi, mort depuis toujours (Freud, 1913). Il est une pure figure. Il est représenté pour l'enfant par les figures d'autorité infantiles à l'origine du Surmoi qui imposent au sujet un savoir intériorisé : on ne fait pas n'importe quoi, n'importe quand. Ce père est l'agent de la frustration.

Dans cette conception des fonctions paternelles, les travaux sur les difficultés des adolescents de banlieue réalisés sous la direction de Serge Lesourd, mais aussi les travaux d'autres auteurs tel que Jean-Pierre Lebrun (1997), indiquent que c'est la fonction du père réel, agent de la castration, qui est mis en difficulté et non celle du père symbolique, comme le dit souvent le discours courant sur le déclin du père. Les jeunes de banlieue remplacent le père réel déchu par un père imaginaire opérant, un père puissant de l'enfance ou par un substitut de celui-ci, le leader de la bande par exemple. Ce qui fait figure de père pour ces jeunes est le père puissant œdipien. Ce qui ne fonctionne pas c'est que l'auteur de la parole qui interdit y est dénié (« T'es pas mon père. »), mettant alors à mal le droit de dire non qui, normalement, soutient l'interdit du côté symbolique dans le langage. Par exemple un adolescent nous disait : « Je respecte mon père, quand je le vois, je cache ma cigarette dans mon dos ». C'est un exemple de mise à mal du père réel. Cette constatation est souvent généralisée comme cause des dysfonctionnements par certains auteurs. Pourtant, elle ne se vérifie pas pour les enfants surdoués en situation d'inadaptation. Pour eux, au contraire, c'est la figure du père imaginaire qui est défaillante. Nous proposons ce résultat comme hypothèse de fonctionnement général dans notre lien social actuel en France.

Dans la vie quotidienne, les enfants intellectuellement surdoués (IE de l'étude ci-dessus citée) sont plutôt repérés pour bien s'entendre avec leur père, décrit non pas en place de père, mais plutôt de copain. Le père semble n'avoir aucune consistance de père puissant, il est vécu comme un semblable et n'est pas paré du pouvoir phallique, ainsi le père imaginaire est extrêmement défaillant pour l'enfant. Le père de la réalité, vécu comme non phallique, ne peut faire interdit.

Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas un interdit, c'est-à-dire une fonction symbolique, mais il est porté par l'impossible à tout dire du langage. L'interdit reste purement dans le langage et ne s'incarne pas dans une figure de la réalité. Ces enfants et préadolescents n'ont pas pu se construire un père œdipien. Or, si le père réel peut séparer de la mère, c'est parce qu'il a été vécu par l'enfant, au temps de l'œdipe, comme un père puissant, un père imaginaire.

Pour les surdoués de cette étude, le père n'a pas le phallus ; il n'est pas devenu père œdipien. Ce n'est pas lui qui arrive à donner la réponse au désir de la mère. L'intelligence de l'enfant va, le plus souvent, prendre cette place. Ainsi, une mère avait fait déménager toute la famille, changer le père de travail pour pouvoir inscrire son fils surdoué dans une classe spécialisée. Les émissions télévisées regorgent d'exemples de ce type. Le père de l'infantile, le père œdipien, celui que se construit l'enfant « Papa, c'est le plus grand, c'est le plus fort, ce qui fait que je n'ai pas le droit d'accéder à maman » est invalidé. C'est l'interdit imaginaire œdipien « Je ne peux pas parce que je suis trop petit... » qui semble défaillant. Pour eux, c'est la fonction de l'impuissance (toute-puissance) qui est touchée, mettant à mal l'ordre générationnel. En effet l'Œdipe est d'abord, comme le montre Freud, une construction de la différence des générations : Ce sont les adultes qui peuvent dire, pour les enfants que la réalisation du désir est reportée à plus tard (Ce qui doit nous interroger sur les implications de la notion de précocité, comme du tout de suite). Pour les enfants surdoués qui ne construisent pas une figure du père puissant œdipien, l'accès à l'œdipe est donc difficile.

L'enfant d'intelligence moyenne de l'étude se sort mieux de la « construction œdipienne » des générations. Par sa construction du père de l'œdipe, il construit une impuissance d'enfant qui peut faire appel à un père puissant. Cet enfant, même en difficulté, s'identifie au père en tant que père agresseur et donc puissant et castrateur, même si cela se passe dans la violence, ce qui lui permet de se construire sur le plan générationnel de l'œdipe, et de se projeter dans le futur. Par exemple Rémi (groupe IM) dira dans le DPI<sup>7</sup> « C'est un père qui a beaucoup plus d'argent... Là il (l'enfant) va se faire frapper, gronder, et le monsieur, il lui dit : dégage vite... et va vite apprendre ta leçon. Voilà. (père imaginaire) ». Là où l'enfant surdoué n'est pas en rivalité avec son père, l'enfant d'intelligence moyenne le sera. Pour l'enfant surdoué, c'est comme si le père œdipien n'existait pas. Odile (groupe IE) « Son père a mis sur la table des bouquins, il regarde ses bulletins de notes et ses notes sont pas très bonnes alors il le fâche, puis ils se parlent plus. (Planche 2) », « C'est un père qui veut emmener son fils à la chasse [...] c'est l'hiver, le garçon a très froid [...] le père prend le tricot puis il essaye de le finir, il y arrive toujours pas... » (Planche œdipienne n° 11). Ici un père imaginaire opérant aurait eu un grand fusil tenant lieu de pouvoir phallique au lieu de « chuter » dans une tâche maternelle. Il n'y a pas de lutte imaginaire pour le pouvoir, ce qui empêche, d'une part, la mise en place des processus de promesse œdipienne (Quand je serai grand...) et, d'autre part, la projection dans le futur, et ne permet pas la réalisation de la tâche.

Dans le fantasme, cet enfant surdoué en difficulté n'a pas une place d'enfant mais d'adulte, pas une place de petit mais de grand, et l'adulte est à la place de l'enfant, du petit ou confondu dans les rôles et places. Cela est illustré dans le travail de R. Debray sur l'intelligence d'un enfant. On y voit le dessin de « La famille bizarre » par Victor qui a 10 ans, par exemple un bébé d'une taille adulte et des adultes de petites tailles. (Debray, 1998, p.107, 108, 109).

Mais les questions d'investissement de l'intelligence des surdoués qui conduisent à des consultations renvoient, tout aussi souvent que les autres, à des deuils difficiles, ou des difficultés familiales. Notre expérience auprès de ces enfants nous laisse penser que c'est souvent dans l'enfance très précoce qu'une difficulté s'est présentée donnant lieu à une « progression traumatique » (Ferenczi, 1927-1933, p. 133). Reprocher à des parents de parler de leur enfant surdoué peut alors revenir à ne pas tenir compte des mécanismes plus complexes en jeu, ne serait-ce que de leurs propres difficultés qui nécessitent d'être prises en compte (voir Bergès-Bouanes et al., 2003). Le problème est que dès que l'enfant est reconnu « surdoué », il y a fascination, aveuglement. On ne voit plus que cela. Les parents qui avec leur enfant ne présentent que cette étiquette et s'y attachent, ont besoin qu'on les accueille autrement et surtout ailleurs. Pourtant, il est vrai que cette question du surdoué, souvent, désarme les professionnels. Il faut entendre que ce n'est pas tant d'être surdoué qui pose difficulté, mais la difficulté à trouver sa place de sujet. Or, à se battre pour qu'un enfant soit reconnu surdoué, on risque de l'empêcher de trouver sa place de sujet. Mais à se battre contre cette demande de reconnaissance, on risque de redoubler cet empêchement. Il faut donc écouter la demande et essayer de la comprendre. Prenons par exemple la demande de savoir d'où vient l'intelligence. Si cette question se pose dans le cas que nous venons de décrire de difficultés de construction du père imaginaire, nous verrons que l'alliance avec l'école, via sauts de classe ou autre, redouble cette défaillance.

Le professionnel a une fonction structurante dans la relation parents-enfants. C'est entre autres d'être séparant (Cf. Dufour, 2002). Le passage de l'environnement maternant à l'espace classe devrait être un temps de séparation et de socialisation. Or nous pouvons percevoir dans de nombreuses situations la grande difficulté de l'école à séparer la mère de l'enfant. Le lien mère-école (entendons toujours mère au sens de position maternante qui peut être représentée par d'autres y compris les pères) se noue, conflictuel ou non selon les cas, dans le registre archaïque d'une sécurité maternelle qui est proche de la dévoration du fait de l'absence de limite (correspond à la défaillance du père imaginaire) entre les deux espaces et de l'inefficacité de l'intervention du tiers. L'école risque alors de se situer en place de « bonne mère » complice ou rivale de la mère et plus largement de la famille, dans un rapport substitutif qui peut aller jusqu'à une emprise dévorante. Du coup la place des parents et la position des enseignants se déqualifient mutuellement, exactement comme celle du père et de la mère dans leurs rôles respectifs. C'est le même processus. Les parents qui se mêlent trop de ce qui se passe à l'école (et cela ne manque pas dans le cas des enfants surdoués) font que

l'enfant ne saisit plus les différences. Il n'arrive pas à être quelque part seul, à sa propre affaire, sans l'autre pour se construire séparément. C'est sans doute la séparation, les processus transitionnels décrits par Winnicott, qu'il faut travailler, tant du côté des parents, que des professionnels et au niveau de la petite enfance. La transparence à la mode ne facilite pas les choses, le téléphone portable non plus, le sécuritaire non plus, les caméras partout...

Comment la question de l'inné et de l'acquis peut elle nous permettre de penser ces questions ? Doué est-il ? Cette question massive de l'école et des parents peut s'entendre également « d'où est-il ? ». L'enfant surdoué implique la question de la distribution d'un talent, dans le cadre d'une filiation que cela interroge. Comme dans le cas des enfants déficients, les parents peuvent éprouver de la culpabilité ou de la fierté, et s'inquiètent de l'aspect génétique des choses. Les spécialistes de l'intelligence ne manquent pas de le dire quand ils posent la question de l'inné et de l'acquis depuis que la psychologie expérimentale existe. Alors que l'on pourrait croire que les thèmes de l'inné et de l'acquis ne nous intéressent pas en clinique, le travail de psychothérapeute montre l'inverse. La question est directement posée dans presque chaque exposé sur les enfants surdoués, avec un souci tout particulier des parents et des professionnels. On peut l'entendre de façon clinique au delà de l'aspect génétique qui en rend généralement compte.

Prenons d'abord le côté parental : la question de l'inné. Un homme disait que son fils était très intelligent, et que son propre père était pareil. Cela lui paraissait tout à fait naturel. Cet homme tranquillement assuré d'une filiation, pouvait parler de son fils et de son intelligence. Rien n'assure que cet enfant était surdoué, et peu importe finalement. Simplement cet homme était assuré de quelque chose de son propre père et l'assurait à son fils. Inversement un père parlait de son fils découvert surdoué par une psychologue scolaire. Il dit : « Comment vais-je l'aider ? Je n'ai fait aucune étude, à l'école j'étais nul. Je me demande comment mon fils peut être aussi intelligent ? » La difficulté pour l'enfant de cet homme n'est pas d'être intelligent, mais plutôt d'avoir un père qui ne se sente pas à la hauteur face à lui. C'est bien un problème posé par les enfants surdoués. L'adulte peut y ressentir un sentiment d'infériorité, d'impuissance. Le problème pour l'enfant est que ce sentiment d'infériorité est tout à fait inquiétant. L'adulte, parent ou éducateur, montre souvent à ce moment là une attitude anormale vis à vis de l'enfant surdoué. Cet enfant n'est plus pris en compte dans l'enfant qu'il est, ni du coup dans le sujet qu'il devrait être. Les enfants surdoués, comme les autres enfants d'ailleurs, sont marqués des ambivalences psychiques entre le plaisir de grandir, d'être grand, et à la fois d'être petit et de le rester. Etre tenu pour un enfant encore petit, quelque soit son âge mental supposé ou mesuré prend ici toute son importance. C'est ici que gît la question de la défaillance du père sous son versant imaginaire. L'impact générationnel est concerné par ce bouleversement. L'enfant a besoin de s'inscrire dans la différence des générations assurée par ses parents, grands parents... Pourtant, comme le montre le deuxième père cité en début de paragraphe, l'enfant vient confondu à la génération de ses parents, ou même en position inversée : Les



parents sont en position infantiles. Si l'on est d'accord sur le fait que la sexualité infantile existe telle que Freud l'a proposé, l'enfant à qui on laisse, voire à qui on propose cette confusion générationnelle, se trouve avec de grandes difficultés dans son développement. Il a besoin comme tout autre enfant qu'on lui réponde « Quand tu seras grand. » pour couper court à ces fantasmes communs à tous, et qui doivent rester des fantasmes. On oublie trop souvent qu'un enfant surdoué, comme un autre, ne saura pas comment on fait les bébés, ou partager un carré de chocolat. Or quand on entretient l'enfant, et un bon nombre parmi eux s'y prête volontiers, à ne penser qu'en terme de production intellectuelle, cela cache toujours un problème qui concerne la famille. Chaque fois que la question de l'innée est posée, il convient de pouvoir penser au-delà, l'ensemble familial pour assurer un espace clinique à notre travail.

En effet, l'intelligence qui vient faire inadaptation capte toutes les énergies et peut servir à éviter d'envisager des problèmes ailleurs. C'est là que le surdon prend toutes les caractéristiques d'un handicap, comme le dit Jean-Sébastien Morvan<sup>8</sup>, dans ses travaux sur le handicap conçu comme une captation invalidante du sujet. « Les diverses acceptions anciennes et modernes du handicap, en associant les notions contraires de perte, de contrainte, de maîtrise, de pouvoir, tant du côté de celui qui tient en main que de celui qui est « pris » physiquement ou mentalement, en situation de dépendance, de paralysie ou de séduction ». (Morvan 1999, p. 196). En réunion professionnelle cette pathologie typique du handicap se perçoit lorsque à propos d'un enfant il n'est plus question que de la caractéristique qui le définit (dyslexie, maladie, surdon...). Si rien d'autre n'émerge sur un enfant, par exemple en réunion de synthèse, c'est que la caractéristique fait handicap et captation. Il convient alors de la traiter comme telle, du côté de la pathologie du handicap, « au mieux trouver et créer les conditions qui vont le conduire à choisir, c'est-à-dire à quitter ce lieu paralysant ou, au contraire, il restera pris « handicapé », dans une position figée dont d'ailleurs, des bénéfices secondaires ne seront pas absents ». (ibid. p. 212).

D'autre part, le surdon, comme d'autres handicaps, provoque une angoisse devant la différence (voir « L'inquiétante étrangeté » de Freud) et devant l'impuissance ressentie des parents et des professionnels. Dans ce conflit fréquent entre professionnels et parents la difficulté des uns renvoie à celle des autres et s'échappe en agressivité et reproches échangés. L'idéal est donc de pouvoir comprendre le sens de ces échanges, que l'aspect inconscient des choses ne manque pas de compliquer à souhait. Cette démarche nous semble incompatible avec le militantisme, sur la question fréquente des sauts de classe par exemple.

Du côté des professionnels il en va tout autrement, surtout pour les professionnels de la petite enfance et pour les enseignants : la question de l'acquis s'impose. Si ce qui laisse un parent assuré est que l'intelligence vienne de lui (inné), ce qui assure l'enseignant c'est que le savoir bien constitué vienne de lui (acquis). Cela fait au moins une bonne raison pour que le lien professionnel/parents soit difficile. D'où vient ce talent, cette intelligence s'interroge t'on de

toute part ? Inné ? Acquis ? À qui ? Là aussi l'aspect inconscient de ces quêtes peut compliquer les choses. La clinique nous oblige à nous situer sur ce plan, où quelque chose de la possession de l'enfant surdoué, vient l'empêcher d'advenir comme sujet « A se centrer et à être centré sur le handicap, l'enfant se perd comme sujet » (Morvan, 1999, p. 212). Doué est-il ? Cela vraiment n'importe pas plus que de connaître l'origine du surdon. Entendons cette question comme ayant un sens subjectif.

Dans une autre recherche nous interrogeons les professionnels de l'enfance et des parents tous venants pour étudier leurs propres représentations. Si l'on vous dit « enfant surdoué », que pensez-vous spontanément ? Les discussions courantes sur les enfants surdoués sont ponctuées de contradictions et de conflits. La première réponse courante des professionnels « Je n'en ai jamais rencontré. », vient très vite être déniée : ils donnent toujours au moins un exemple d'enfant surdoué qu'ils connaissent au fil de l'entretien. Les émissions de Tv semblent très influentes. Elles proposent deux grandes orientations : l'enfant surdoué en souffrance, en échec et l'enfant surdoué « bête de cirque », très jeune à l'Université. Entre ces deux pôles, la promotion des écoles ou classes spéciales est en générale de circonstance. Consciemment, les professionnels ont tendance à s'opposer à l'idée de la « bête de cirque », ou plus simplement à la marginalisation, mais affirment de façon inconsciente que cet enfant souffre, déni à l'appui, et finissent par trouver que l'école spéciale<sup>9</sup> pourrait être utile. Les parents tous venants interrogés sont influencés par ces émissions. En conséquence, ils rêvent d'avoir un enfant surdoué avec le déni constant de ce désir. Ils en ont peur aussi et de toute façon ce genre de rêve ne se dit pas...

Les professionnels accusent volontiers les parents « C'est le désir des parents. », cherchent l'enfant dans cet enfant, tout en admettant finalement que ce même enfant les dérange. Parallèlement, ils admettent qu'il est important d'éveiller l'enfant selon le mode « plaisir et bien être ». Ce que les professionnels n'expriment pas, c'est que le but conscient, s'accompagne de buts inconscients, et il semble bien pourtant que dans cet amalgame, le professionnel participe de la même torsion que celle dont les parents sont souvent accusés sur ces questions d'enfants surdoués. On peut faire l'hypothèse que cette « torsion » est une des clés de voûte de l'éducation en général aujourd'hui. Aurions-nous négligé, parents et professionnels réunis, bercés dans un lien social côté consommation, que les enfants éveillés manquent du loisir de s'ennuyer et de se construire, séparés psychiquement dans la différenciation, y compris celle des générations ? Dans les dessins de famille des enfants tous venants, cette confusion des générations est visible : soit tout le monde dans la famille est à la même taille, soit l'enfant se représente sur un piédestal, en position d'enfant « roi<sup>10</sup> ». Ce qui paraît assez massivement dans notre échantillon d'enfants français (700 garçons et filles de 3 ans à 15 ans) est un alignement à partir de la tête, et non plus à partir des pieds (du sol) dans le dessin de la famille ! Si la taille est différenciée, parents et enfants sont pourtant à la même hauteur, aussi grands.

### Vignette clinique

Valé, (7 ans, en CE1), arrive à notre cabinet avec ses parents parce qu'il s'ennuie à l'école, et ses résultats sont mauvais malgré plusieurs enseignants qui l'ont repéré « surdoué » et un QI déjà mesuré. Nous proposons que si Valé s'ennuie et a de mauvais résultats à l'école, c'est que quelque chose dans son histoire est difficile et le fait souffrir. Puisque l'ennui est souvent cité à propos des enfants surdoués, il est utile de rappeler les travaux de Lucien Israël sur l'ennui, que nous pouvons aussi lier à la haine (Dufour, 2005, p. 85). Nous proposons d'essayer d'entendre la souffrance de Valé. Les parents sont centrés sur la question de l'intelligence élevée, sur l'enfant surdoué. Très rapidement en reprenant l'histoire de la fratrie de Valé, on comprend que son intelligence lui sert à avoir une place de façon défensive. Second d'une fratrie de trois enfants, il vient après un frère d'un an son aîné et avant une sœur aussi assez rapprochée. Après quelques séances avec les deux parents, nous savons que cet enfant n'a pas été souhaité si rapidement après le premier enfant du couple et que la mère aurait voulu une fille. D'autre part à cette même période, elle a perdu une amie très proche décédée d'une grave maladie. Elle en a parlé devant son fils en lui disant qu'elle était contente qu'il soit là maintenant. Toute surprise elle me dit « Oui, je n'ai pas dû être très présente à sa naissance, je pense en effet qu'il n'a pas trop eu sa place ». L'intelligence vient ainsi assurer d'une place, de toute la place que l'enfant veut prendre, mais se situe de façon conflictuelle, surtout au détriment de l'affect. Le problème est de faire attention à ce que cela recouvre, et cela s'accompagne parfois d'un état pathologique grave de l'un ou des deux parents.

Les dessins des premières séances représentent des personnages de très grande taille, et surtout un enfant plus grand que les adultes. Voici un moment de la cure, après plusieurs mois de travail. Valé évoque un cauchemar qu'il a fait dans la semaine. Alors que nous l'invitons à parler de son cauchemar, il fait un cours savant de géographie, puis récite un poème. Les enfants qui sont amenés « surdoués » réagissent souvent ainsi. Nous lui demandons alors (Ce travail de déplacement doit être progressif, il faut respecter les défenses en place) de dessiner son cauchemar. « Je ne sais pas », puis il va le faire, en ne parlant presque pas. Ainsi, il se rapproche de son affect. D'abord incapable d'en parler, il va dessiner l'ogre, et lui à côté tout petit. Il s'inscrit comme petit, dans la différence générationnelle. Dans la réalité, son père qui est un brillant ingénieur en profite pour le faire travailler comme un adulte (déjà grand !), et son institutrice pense qu'il doit sauter une classe parce que ses résultats se sont améliorés. Ici on voit bien illustrée la question théorique posée ci-dessus. On ne dit pas à l'enfant, telle la promesse œdipienne « Quand tu seras grand » mais « On va te faire plus vite une place, de plus grand ». Le fantasme prend place dans la réalité. C'est impossible à gérer pour un enfant.

Le dessin de Valé témoignera d'un mélange de préoccupations du stade oral en rivalité à sa sœur et liées à la mère, et de préoccupations du stade phallique liées à son frère et à son père. On voit souvent ces deux registres dans les dessins

d'enfants, avec leurs points de confusion et d'angoisse, à la fois mêlés et respectifs. Par exemple il dessine un rond relié à un objet long par un orifice : « C'est un lac et un fleuve ». On peut y voir l'environnement maternel archaïque tel l'enfant fœtus relié à sa mère, ou un objet phallique qui va pénétrer dans un corps arrondi. Dans le cas de Valé, les défenses de type obsessionnelles en place ne laissent pas au départ d'accès à l'affect, le stade anal est massivement défendu. Il parlera d'une bagarre où il a cru avoir blessé son frère gravement à la tête. Ainsi, de l'angoisse archaïque de départ, nous pouvons parler de son angoisse liée à son agressivité (normale !) et au passage à l'acte violent dans le fantasme fratricide et du coup de l'angoisse avec laquelle il en ressort. Il continue son dessin avec soulagement, et ne pense plus à réciter ce qu'il sait de mémoire d'écolier. Après six mois de ce type de travail, la mère dira un jour toute surprise « Il ne se plaint plus de l'école, il ne s'ennuie plus ». La maîtresse insiste pour le saut de classe. Le QI passé auparavant par cet enfant indique des capacités moyennes sous l'aspect « performance » (Wisc III), avec un verbal fort, comme souvent pour les enfants bien stimulés. Ainsi un enfant pas très franchement surdoué se construit hyper surdoué dans le fantasme enseignant ou parental qui prend là une dimension un peu similaire à la dévoration maternelle, d'ailleurs souvent relayée par notre lien social et qui laisse l'enfant en position de toute puissance. Mais comme le décrit Lacan, la toute puissance dont il s'agit à ce stade est liée au maternel, avec la question du don, justement. (Lacan, 1956-57, p.68-69...). Les écoles spéciales, ou saut de classe, ne règlent pas ces questions posées par Valé et sa famille, et en l'occurrence il n'en avait pas le potentiel. Le QI global n'en donnait que l'illusion, bonne proie pour le fantasme. Si cela devient un objet réel (saut de classe) le piédestal ne peut être habitable sans dommage psychique. Etre grand... prend du temps quoiqu'il arrive. Un autre enfant en proie au désir de son saut de classe par une enseignante nous disait : « Je peux sauter de la chaise aussi », en dessinant une chaise en haut d'une montagne !

La notion d'intelligence élevée nous intéresse pour son impact sur le développement psychique. L'enfant surdoué en difficulté éclaire, plus que les autres, les nouveaux modes de fonctionnement générationnel du lien social, sous l'aspect normal et pathologique individuel. Notre thèse avait déjà montré des spécificités dans la construction des images de soi et des images parentales selon le niveau d'intelligence d'enfants en difficultés d'inadaptation. La reprise de celle-ci à l'éclairage de la distinction faite par Lacan entre le père réel, imaginaire et symbolique, montre que c'est la fonction imaginaire du père qui est défaillante pour ces enfants là. La clinique du tout venant nous amène à faire de cette hypothèse issue d'une clinique particulière une hypothèse à une valeur générale, valable pour les enfants de notre lien social actuel. Cela ouvre à un re-questionnement des thèses qui soutiennent que les difficultés de l'enfance et de la jeunesse sont liées à la défaillance paternelle du côté du père réel, et donc des hommes. La psychopathologie infantile et adulte, comme la psychopathologie de la vie quotidienne serait ainsi plus en lien avec une mise à mal de la fonction du père imaginaire par

notre mode d'être moderne. Ainsi le travail clinique devrait s'axer, moins sur une « sortie de la tyrannie du père » que sur un soutien à la fonction du père puissant qui permet au sujet, en construisant la différence des générations, de sortir des problématiques pré-œdipiennes et narcissiques qui sont le lot des consultations psychologiques actuelles.

véronique dufour  
30, rue de la victoire  
67170 — wingsheim  
france  
dufourvero@club-internet.fr

---

## Notes

1. Université Paris 5, CNRS, Fondation Vallée, Directeur de recherche honoraire.
2. Rappelons qu'elle a créé l'Unité de recherche « Famille et Filiation » qui correspond à l'actuelle URP/SCLS, Université Louis Pasteur à Strasbourg.
3. Projet soutenu par L'Agence Nationale de la Recherche en France.
4. Nous le remercions de sa guidance dans la tournure actuelle de nos travaux.
5. Voir les travaux de Roger Perron.
6. Dynamique personnelle et images, R. Perron, test projectif thématique.
7. *Dynamique personnelle et images*, test projectif, R. Perron, Éditions du Centre de Psychologie Appliquée.
8. Morvan J.S. (1984), De la douance au drame de l'enfant doué. Handicaps et Inadaptations, *Les Cahiers du C.T.N.E.R.H.I.*, n° 25, 103-106 etc...
9. Sur ce sujet voir Dufour, l'article L'enfant intellectuellement surdoué, le sur mesure et la démesure, in *Un enfant est classé*, La lettre du Grape, n° 43, mars 2001.
10. Notre étude Copsyenfant inspirée en partie par nos travaux sur les enfants intellectuellement surdoués est en cours de traitements statistiques de ces résultats, ULP Strasbourg.

---

## Références

- Bergès-Bounes M. (coordonné par), 2003, La culture des surdoués ?, *Journal français de psychiatrie*, 18, Ramonville-Saint-Agne, Érès.
- Brelet-Foulard G., Chabert C., 1990, *Nouveau Manuel du TAT, Approche psychanalytique*, Dunod, Paris, 2003.
- Debray R., 1998, *L'Intelligence d'un enfant. Méthodes et techniques d'évaluation*, Paris, Dunod.
- Dor J., 1989, *Le père et sa fonction en psychanalyse*, Paris, Point hors ligne.
- Dufour V., 1997, *Intelligence et adaptation : les enfants intellectuellement surdoués en situation d'inadaptation*, thèse de doctorat en psychologie clinique, Université Paris-V, Éditions du Septentrion, 2002.
- Dufour V. (2001), « Les enfants intellectuellement surdoués : le sur mesure et la démesure », in *Les nouveaux enfants modèles*, *Revue du Grape*, Érès, n° 43, p. 63-68.
- Dufour V. (2002), « Transparence et confusion », in *L'enfant des limites*, *Revue du Grape*, Érès, n° 48, p. 49-55.

- Dufour V. (2005), « L'ennui de l'enfant surdoué : une suspension du désir », in La lettre de l'enfance et de l'adolescence, *L'ennui et l'enfant, Revue du Grape*, n° 60, Erès, juin 2005, p. 83-88.
- Ferenczi S. (1927-1933), *Psychanalyse IV, Œuvres complètes, 1927-1933*, Science de l'homme Payot, (2001).
- Freud S. (1913), *Totem et Tabou*, PBP N° 77, (1981).
- Hurstel F. (1997), *La déchirure paternelle*, L'éducateur, Paris, PUF (1996).
- Israël L. (1994), *Le désir à l'œil*, Collections hypothèses, Arcanes, Erès (2003).
- Lacan J. (1956-57), *La relation d'objet, Le Séminaire*, livre IV, Paris, Seuil, (1994).
- Lebrun J.-P. (1997), *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Point Hors Ligne, Érès.
- Lesourd S., (2005), *La construction adolescente*, Collection Hypothèses, Erès, Arcanes.
- Lesourd S., (2006), *Comment taire le sujet ? Des discours aux parloottes libérales*, Erès, Humus.
- Morvan J.S. (1999), « Handicap de l'enfant, enfant du handicap : perspectives psychodynamiques », in *L'enfance handicapée, L'état de l'enfance en France*, sous la dir. scientifique de G. Langouet, Paris, Hachette.
- Weismann-Arcache C. (2003), « Quand j'étais grand, le développement et la temporalité psychique à l'épreuve de la précocité intellectuelle », thèse de doctorat de psychologie, Université Paris V.